

VENÉRIE

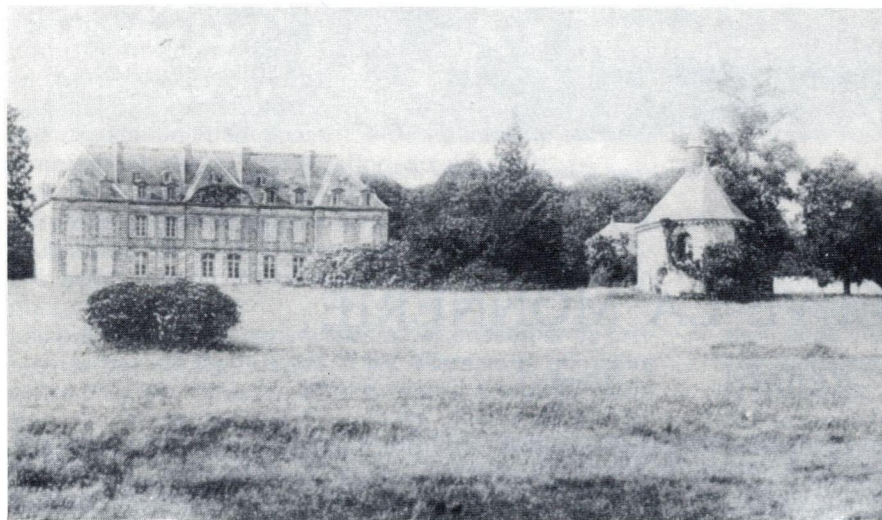
la chasse aux chiens courants



LE VAUTRAIT DE MÉNÉHOUARNE 1834-1907

« Nous tenons à remercier le Comte Henri de Pluvié qui a bien voulu nous autoriser à publier la première partie du livre du Comte Alain de Pluvié : le Vautrait de Ménéhouarne.

Cet ouvrage « Un siècle de vénerie dans l'ouest de la France » (1834-1930) a été édité il y a quelques années et nous ne saurions trop en recommander la lecture aux amateurs de souvenirs de vénerie ».



Le Château de Ménéhouarne.

Je voudrais, avant qu'il ne s'efface complètement, fixer le souvenir du Vautrait de Ménéhouarne qui, durant trois-quarts de siècle, de 1834 à 1907 chassa loups et sangliers dans la plupart des forêts de Basse-Bretagne.

Pour les vingt dernières années, la chose est relativement facile, car ce fut l'époque où mes frères et moi fîmes nos premières armes.

Il n'en va pas de même de la période antérieure qui fut cependant la plus brillante, mais dont les rares témoins ont depuis longtemps disparu.

Or, ni M. du Botdéro, ni mon grand-père, ni mon père n'ont laissé de leurs chasses le moindre compte rendu écrit et il ne s'est pas trouvé quelque chroniqueur pour relater tant d'exploits cynégétiques dont le souvenir est hélas à jamais enseveli dans l'oubli.

De temps immémorial, il y eut à Ménéhouarne quelques couples de chiens dans la voie du loup et du sanglier.

Dès 1817, mon bisaïeul était lieutenant de louveterie.

Son fils, puis son petit-fils lui succédèrent dans cette fonction. Cependant, tant que vécut M. du Botdéro les châtelains de Ménéhouarne se contentèrent de compléter avec lui.

M. du Botdéro

Parmi les grands chasseurs du siècle dernier qui ont laissé dans l'histoire de la vénerie un nom célèbre, celui du Comte du Botdéro est sans doute l'un des plus légendaires de tous. Ayant émigré durant la révolution dès 1793, il ne voulut pas porter les armes contre la France et se contenta de faire la guerre aux grands animaux. Il rapporta d'Autriche et de Russie les plus beaux trophées de chasse que j'aie jamais vus et une magnifique collection d'armes qui fut malheureusement dispersée à la mort de mon père (volée par les Allemands en 1940). Rentré en Bretagne sous le Consulat, il vint se fixer à trois kilomètres de Ménéhouarne, au château de Kerdrého qui lui venait d'une grand-mère de Pluvié.

Louis XVIII le nomma pair de France, mais ces nobles fonctions ne l'empêchèrent pas de continuer à courir le loup.

L'un des théâtres de ses exploits était le massif des forêts de Conveau et Kerjean où un monument a été élevé à son souvenir.

Telle était dans le pays la renommée du Comte du Botdéro que, cent ans après sa mort, les paysans du Faouët entendant de belles menées accouraient en criant (chass Botdéro, chass Botdéro). En français : chiens Botdéro.

La personne qui nous contait ce fait n'ayant jamais entendu parler de M. du Botdéro ignorait ce que cela signifiait. C'est nous qui lui donnâmes l'explication de ce cri qui, transmis de génération en génération, prouve combien les habitants de ce coin de Basse-Bretagne avaient gardé le souvenir des chasses du grand Nemrod et l'estime de ses fameux chiens. Sa renommée le suivait partout où il passait. C'est ainsi qu'en février 1938, ayant accompagné mon neveu Jehan de Pluvié à un concours de chasse au lièvre, organisé en Loire-Inférieure dans le parc du château de Carheil, j'appris de la bouche d'un vieil ami, Pierre de Boisfleury, l'anecdote suivante :

le Comte du Botdéro faisait fréquemment des déplacements chez son beau-frère, le Marquis de Coaslin qui habitait alors Carheil.

On chassait en forêt du Gâvre et dans les bois des environs. Les invités étaient nombreux. L'un d'eux, ayant été convié avec son équipage, avait amené des confins du Poitou quarante chiens avec piqueux et chevaux, le tout extrêmement chic offrait un certain contraste avec le Vautrait de Kerdrého dont la valeur n'avait d'égale que sa simplicité...

Botdéro avait alors pour valets de chiens deux jeunes paysans du Morbihan, coureurs à pied incomparables.

Il surprit le regard de pitié adressé à la tenue quelque peu primitive

de ses deux valets par le gentilhomme poitevin.

— Cher Monsieur dit-il à ce dernier, vous possédez certainement une belle meute qui fait notre admiration et je ne doute pas que demain elle accomplisse des merveilles. Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter un pari ?

— Très volontiers.

Tout le monde fit cercle avec curiosité autour des interlocuteurs.

— Vous attaquez je crois dans les bois de X..., reprit Botdéro ?

— Parfaitement.

— Eh bien ! je parie mille livres qu'avant que vous n'ayez atteint la forêt du Gâvre, mes deux hommes auront rejoint vos chiens en débûcher et leur auront coupé la queue.

Un violent éclat de rire accueillit cette proposition inattendue que le gentilhomme poitevin déclina prudemment.

— Vous avez agi sagement, lui dit le Marquis de Coaslin car vous étiez certain de perdre.

J'ai recueilli sur M. du Botdéro une autre anecdote rapportée par un vieux paysan de la Cornouaille. Notre grand chasseur avait paraît-il, dans une petite maison de campagne, une amie dont il était fort jaloux. La soupçonnant de lui faire des infidélités, il arriva certain soir inopinément à son domicile et l'ayant trouvée dans l'âtre de la cheminée assise avec son galant il les mit en joue, menaçant de les fusiller l'un et l'autre s'ils tentaient de s'enfuir. Pendant ce temps, un des piqueux entassait dans la cheminée des fagots de lande, y mettait le feu et Botdéro tint les deux patients sous la menace de son terrible fusil, jusqu'à ce que « la graisse leur fondit des genoux et coula sur les dalles ». Je donne cette histoire sous toute réserve et sans en garantir l'authenticité. Il est assez naturel que ce personnage légendaire ait hanté l'imagination des vieux conteurs bretons. Aussi est-il difficile à un siècle de distance de dégager l'histoire du roman.

Le Comte du Botdéro étant mort en 1834 sans enfants, légua, à son neveu le Comte Ernest de Fournas, son château de Kerdrého, une fortune très ébréchée et son excellent équipage dont la



Les fameux chiens à loupes hardés par Persoun.

renommée était universelle. C'est de cette souche que sont sortis les chiens de Ménéhouarne. Les deux meutes chassaient toujours ensemble.

Mon grand-père

Le Comte de Fournas avait épousé la sœur de mon grand-père. Lorsqu'il mourut, lui aussi sans enfant, il légua sa meute à son beau-frère. C'est ainsi que furent réunies les deux meutes à Ménéhouarne.

Mon grand-père avait alors 41 ans. Ses deux grandes passions étaient la musique et la chasse. Doué d'un rare talent de violoncelliste, il possédait un Stradivarius de grande valeur qu'il légua à sa fille, ma tante de Kerdrél. Celle-ci crut devoir le vendre à un luthier de Paris qui le paya une trentaine de mille francs et le revendit en Amérique où il est connu sous le nom de Pluvié. Quel prix peut-il valoir actuellement ?

Un jour qu'en forêt de Lanouée à la suite d'une chasse très dure les piqueux s'affairaient à coupler les chiens pour la retraite, mon grand-père vêtu comme à l'accoutumée d'une veste bleue et d'un pantalon blanc, vit s'approcher à vive allure un cavalier attiré

sans doute par les fanfares de la curée qui venait de prendre fin. Un beau cavalier ma foi, rose à souhait, très bien monté, portant livrée et cocarde.

Sans descendre de sa monture il engagea d'un ton assuré la conversation.

— Je ne me trompe pas, c'est bien la chasse de M. le Comte de Pluvié ?

— Mais certainement.

— Où donc pourrais-je le rencontrer ?

— Oh, vous savez, M. de Pluvié, vous ne le verrez jamais. C'est un dilettante, il fait chasser, mais il ne chasse pas.

— Ah ! c'est bien fâcheux. Pourtant je suis porteur d'un message que j'ai reçu ordre de lui remettre de la part de Mme de Bréda. Peut-être pourriez-vous vous en charger ?

— Très volontiers.

— Mais, braves gens, vous avez tous l'air bien fatigués ; sans doute n'avez-vous pas encore mangé ? Votre maître vous paierait-il bien au moins pour ce labeur harassant ?

— Nous vivons de venaison et nous chassons...

Après quelques échanges du même ordre, le beau valet de pied tendit de sa selle la lettre dont il était porteur, à celui qui lui parut le plus apte à la faire

parvenir à destination et reprit satisfait le chemin par lequel il était arrivé.

A peine disparu la lettre fut ouverte. C'était une invitation en bonne et due forme pour déjeuner le surlendemain et faire un peu de musique. Cette dame avait entendu mon grand-père jouer sur son célèbre Stradivarius lors d'un récent concert à Paris, où il s'était prodigué.

A l'heure dite la légendaire « américaine » attelée de ses deux chevaux s'arrêtait au bas du perron. Les degrés en furent vite franchis. Un instant après la porte s'ouvrit à l'hôte, qui en frac bleu et pantalon blanc pénétra dans le vestibule. Mais au lieu de l'introduire, le beau valet de pied en livrée, décontenancé, tout blême cette fois et chaviré de reconnaître son interlocuteur de la veille, s'esquiva, plantant là sur place l'invité.

On entendit sur le palier des chuchotements affairés, la maîtresse de maison se rendant compte qu'il s'était passé quelque chose d'anormal. Aussi, inquiète, se décida-t-elle à descendre accompagnée de son mari. A la vue de mon grand-père demeuré là, debout, ils furent consternés et pro-

diguèrent leurs excuses sur l'inconvenance de leur maître d'hôtel qui refusait de paraître.

Le déjeuner se déroula très élégamment ; mais ce fut la sou-brette qui dut remplacer le défilant et servir à table.

La deuxième passion de mon grand-père était la chasse. Chasse à tir et à courre, il pratiquait l'une et l'autre avec la même ardeur. C'était un fusil hors ligne. Ses préférences allaient à la perdrix et à la bécasse. Parfois il tirait un lièvre, mais méprisait le lapin qu'il ne considérait pas comme un gibier et ne voulait pas voir figurer sur sa table.

Quand venait la saison, il partait avec ses deux chiens d'arrêt et un homme menant un cheval de bât chargé de provisions. Il s'en allait chassant droit devant lui jusqu'à la région Gourin-Carhaix où les perdrix grises et rouges étaient les plus abondantes. Le soir venu il demandait asile au presbytère le plus proche, payant largement à l'aide de gibier, l'hospitalité qui lui était offerte. Le curé y trouvait son compte et ne manquait pas de l'inviter à renouveler fréquemment ses visites. Ces petites expéditions duraient une quinzaine de jours. Au retour à Ménéhouarne

malgré les dons nombreux faits en route, la grande table de la cuisine ne pouvait contenir toutes les pièces qu'on y alignait. Mais la vénerie elle aussi avait sa part. Le nombre des chiens qui n'était que d'une trentaine en 1850, fut en 1851 porté à quarante. C'était pour la plupart des poils durs tricolores, ayant une assez forte proportion de sang griffon vendéen, provenance Bot-déru. De taille moyenne 23 à 24 pouces. Ils étaient ardents, fins de nez et très mordants, excellents chiens à loups. Sans doute étaient-ils assez semblables à ceux de M. de Saint-Prix tant vantés par l'Anglais Davies dans son livre (Chasses aux loups en Bretagne). Voici ce qu'il en dit à la page 20 :

« J'ai déjà fait remarquer que ces chiens étaient grands, puissants, à poil fort, bien gorgés portant une forte tête et ayant beaucoup d'os. Cependant, malgré ces caractères anciens et l'absence totale du sang de Fox Hound dans leurs veines, je ne pense pas avoir vu dans ma vie de train plus sévère... Dussé-je passer pour un Goth et un Vandale... J'ose croire que le Fox-Hound actuel serait grandement amélioré pour les besoins de la chasse, si son sang était de nouveau rafraîchi par le vieux sang de Basse-Bretagne ». Rien ne prouve que les Anglais n'aient pas eu recours à un moment donné à une pareille retrempe, mais s'ils l'ont fait, ils ne s'en sont pas vantés ; quant à nous autres Français, il est bien regrettable que nous ayons laissé disparaître une souche si intéressante.

La chasse à courre étant réputée impraticable dans cette partie de la Basse-Bretagne, les animaux étaient en général tués au fusil. Mais il arrivait fréquemment qu'on les prit le plus régulièrement du monde, soit qu'ils eussent été manqués par les tireurs, soit qu'il se soit agi d'un louvart. On ne tirait en effet ces derniers qu'en fin de saison. Pour avoir la physionomie des chasses de cette époque, il suffit de se reporter au livre déjà cité de Davies qui relate la saison 1854.

Le Vautrait de Ménéhouarne avait justement fait dans cette



Ywan coureur légendaire et ses chiens préférés.

région de Laz-Gourin un déplacement l'année précédente et il est à présumer qu'il eut d'aussi beaux succès que ceux mis par Davies au compte de M. de Saint-Prix.

Mon Père

A partir de 1860, mon grand-père qui avait alors 50 ans se remit à monter à cheval et dès lors le vautrait ne chassa plus qu'à courre. Cette décision avait été prise à l'instigation de mon père qui commençait à suivre les laisser-courre et qu'animait déjà la passion de la vénerie. Quelques années plus tard, afin de retremper la souche des chiens de Ménéhoularne on fit appel au fameux sang de Persac. On acheta au Vicomte de la Besge sept à huit chiens : Calchas, Téméraire, Fingal, Ténébro, Montjoie, Mandane, Légère et Sandale qui avaient fait l'admiration des veneurs à l'exposition canine de Paris en 1863.

Mon grand-père a laissé des lettres, malheureusement non datées, à son fils qui préparait à Paris des examens de droit, et dans lesquelles il lui donne force détails sur ces nouveaux chiens. En voici quelques passages :

« Téméraire est enfin habitant de Ménéhoularne, c'est un splendide et excellent chien, possédant une superbe voix, ayant beaucoup d'action en chasse. Très doux, aimant comme Fingal à se faire caresser, jouant comme un peton avec Cora (petite Bulldog). Je suis très satisfait d'être propriétaire d'une si belle bête... Fingal est encore plus élégant... ».

Téméraire, Fingal, Farandole, tous trois de même portée, étaient issus de Calchas et de Vaillance, lice très remarquable à M. de La Besge.

Farandole, donnée par lui à M. d'Andigné, fut achetée 600 F par mon grand-père. Téméraire lui coûta 1 000 F (soit plus de 10 000 F actuels). Autre passage d'une lettre :

« Il y a pour moi deux types bien distincts dans les chiens de Persac. L'un d'eux comprend Ténébro, Téméraire, Sandale et l'autre Montjoie, Légère... etc., le dernier moins flatteur à l'œil, doit

être très vif. Dans tous les cas, nous serons obligés cette année de diviser, car nous aurons des têtes de meute qui auront une fière allure. Mandane n'aura pas les jambes engourdies. Je trouve cette dernière une délicieuse bête ; il est heureux qu'elle m'appartienne, car j'aurais fait des folies pour l'avoir si le contraire avait existé. Je la trouve beaucoup plus belle que la chienne d'Andigné (Farandole). Je vais plusieurs fois par jour l'admirer. Ce sera ce que nous aurons de meilleur et surtout de plus solide. Tout est beau chez elle, rien de défectueux et un amour de la chasse peu ordinaire. Je garantis que son frère et elle chasseraient le lion et l'ours.

Je n'ai jamais rencontré une semblable volonté. Ils ont une nuance et un poil superbes. Enfin, c'est un magnifique couple que j'estime bien cher. »

Vers la même époque, mon grand-père acheta également quelques chiens à un veneur assez connu de Vendée, M. de La Débuterie. Il n'eut pas lieu de s'en féliciter.

« Nos affaires chiens vont assez bien, écrivait-il, une seule chose m'étonne, c'est que les chiens de La Débuterie ne veulent pas entendre parler de chasse, et Fend l'air, qui était en Vendée un très joli chien, est devenu très laid. Il est maigre, ne se nourrit pas, a peur de tout et impossible de le faire marcher au couple... »

« Quels imbéciles de chiens. Nos petons qui n'ont que cinq mois (et encore ceux de Sandale ne les ont pas) sont autrement dégourdis. »

Cette lettre se termine ainsi : « J'ai quatre loups de Quistinic on me les apporte les uns après les autres. »

Afin de faciliter les déplacements



Dans le parc de Ménéhoularne.

(Dessin : Karl Reille)

Dans une autre lettre :

« Seize jeunes chiens sont à la campagne (c'est-à-dire répartis dans des fermes), dix sont restés à Ménéhoularne. »

Une rentrée de vingt-six jeunes, ça promettait.

« Une chienne très intelligente, impossible à garder à la campagne. Je l'ai fait porter deux fois dans un panier, le soir elle revenait à ses pénates. En voilà une qui est fille de Téméraire et qui saura revenir de Camors. »

« Les pattes sont très bien faites ; c'est une chose au reste très remarquable dans notre renaissance. »

au loin (forêts de Camors, des Salles et de la Nouée), mon grand-père commanda chez Boulogne, carrossier des environs de Paris alors très en renom, un grand break à quatre chevaux. On y entassait bagages et provisions pour un mois. C'est ce grand break qui, au retour des déplacements aux Salles et la Nouée, suivi de la meute, était pavoisé des trophées et des dépouilles et recevait à la traversée de Pontivy l'ovation de la population qui lui faisait cortège. Les harnais furent confectionnés chez un petit sellier de la rue de Suresnes « en plaqué solide avec

couronnes de comte, chaînes, grandes guides ». Ils coûtèrent 1 200 F. Je trouve également trace d'un achat de quatre chiens à M. Séguin. « Ce sont des enragés, magnifiques voix, mais disposés à prendre sur le mouton et le cochon. »

Deux ou trois années après l'achat des chiens de Persac quelques-uns d'entre eux furent pris de saignements de nez et en crevèrent. Fort heureusement ils ne transmièrent pas cette tare à leur descendance.

Les loups

Dans la plupart des lettres écrites à son fils, mon grand-père parle de loups signalés dans la région « on assure qu'il y en a une portée entre les bois de Kéralin et Coat-Organ. Jeudi un des louveteaux a été poursuivi par les paysans et il était sur le point d'être pris lorsqu'il s'est sauvé dans un champ de seigle. On les dit assez forts à peu près grands comme des renards. Cela nous promet de jolies chasses dans les bois des environs. »

Une enquête dont je fus chargé par l'Administration des Eaux-et-Forêts alors que j'étais lieutenant de Louveterie à Laval, m'a permis d'établir que les loups ont dû disparaître à peu près à la même époque en Bretagne et dans la Mayenne, vers 1885. C'est le poison qui en a eu raison.

Dans mon enfance, nous en avons élevé un que mon père nous avait apporté tout petit. Il l'avait placé dans la poche d'un grand manteau de fourrure qu'il portait l'hiver.

Un de mes plus vieux souvenirs est celui d'un loup que nous entendîmes un soir hurler au loin du côté des bois de Kerviden. Nous étions dans la salle à manger de Ménéhouarne. Pour mieux entendre, on ouvrit une des portes-fenêtres qui donnent sur le perron du château.

En décembre 1880, quelques jours avant la naissance de mon frère Emmanuel, mon père revenait à cheval d'Hennebont. Il faisait nuit, arrivé à mi-chemin, alors qu'il longeait les grandes landes du Dor-Hir, son cheval se mit à

renâcler et à donner des signes d'inquiétude. Un loup les suivait sur la route. Quelques cris écartèrent l'animal, mais il revint un instant après et il fallut à plusieurs reprises craquer des allumettes pour le mettre en fuite.

Vers la même époque ma grand-tante de Fournas, qui habitait le château de Kerdrého, avait deux énormes chiens des Pyrénées que l'on lâchait le soir pour écarter les rôdeurs des abords du château. Une nuit, ils furent étranglés et dévorés par les loups.

Aucun chien, si gros fut-il, n'a jamais pu résister à un loup. Même les larges colliers hérissés de pointes ne suffisaient pas toujours à les protéger.

Il est de notoriété publique que les vieux loups sont impressionnables à courre, parce qu'ils sont entraînés et que n'ayant nullement peur des chiens, ils règlent leur train sur le leur, galopant même parfois au milieu d'eux. Or rien n'est plus rare qu'un chien assez courageux pour attaquer un loup fuyant.

Dans les pays relativement faciles, comme le Poitou et certaines parties de la Normandie, où le maître d'équipage parvenait à rejoindre le loup au débucher et même à le fouailler durant une partie du parcours, il a pu arriver au Vicomte de La Besge ou au Comte Le Couteulx d'en prendre quelques-uns, mais ce furent des exploits extrêmement rares et sans lendemain.

M. Le Couteulx, dans son livre de chasse que j'ai eu la bonne fortune d'avoir entre les mains durant tout un hiver, avoue qu'en cinquante années de chasse tant en Normandie que dans la Haute-Marne, le Morvan et le Bourbonnais, il n'en a pris que deux régulièrement.

A ma connaissance, le Vautrait de Ménéhouarne n'en prit qu'un seul et tout à fait par raccroc. Le piqueux Lucien étant parti entraîner ses chiens, ceux-ci attaquèrent un grand loup. Après une heure de chasse, l'animal qui dans la nuit avait dévoré un mouton, n'ayant eu le temps de s'en soulager étant serré de près, sauta dans l'étang d'un moulin. Le meunier qui était accouru armé d'une fourche l'empêcha d'abor-

der et il fut noyé par les chiens. Il pesait cent cinq livres, sa dépouille a longtemps servi à mon père de tapis de bureau. Il est à remarquer que la disparition du gibier en Basse-Bretagne a coïncidé avec celle du loup ; celui-ci était en effet un excellent garde-chasse. Il mangeait tous les chiens errants. Enfin les colleteurs de nuit n'étaient guère à craindre dans ce temps-là, d'abord parce qu'ils n'osaient guère se risquer dans les bois et les landes après la chute du jour et enfin parce que le loup, qui a l'odorat extrêmement fin, visitait les collets avant le braconnier, lui enlevant le bénéfice de sa petite industrie.

Mon grand-père ayant élevé plusieurs portées de loups eut l'idée de tenter des croisements avec ses chiens de meute. Cela ne produisit rien de merveilleux. Outre que ces métis ne sont pas sensiblement plus mordants que les autres chiens, ils ont le défaut, à la première génération, d'être peu criants et d'avoir de vilaines voix. Je ne crois pas qu'à Ménéhouarne on ait tiré race de ces croisements ; mais j'ai connu à l'Équipage de Sillé, des chiens ayant du sang de loup. Ils ne se signalaient par rien de particulier. Dès la deuxième génération on ne trouve plus de trace du loup.

Quelques récits

J'ai sous les yeux une lettre du piqueux Lucien adressée au cocher de Ménéhouarne. Elle est datée du 5 décembre 1887. En voici un passage : « Tu me demandes si nous faisons de belles chasses en forêt des Salles. Le déplacement s'annonce bien. En neuf chasses nous avons pris sept animaux, deux louvards et cinq sangliers. Nous avons manqué un sanglier et un cerf. Encore ce dernier aurait-il été pris, si à l'hallali, une partie des chiens n'ayant pas voulu tenir les abois n'était partie sur le contre entraînant derrière eux la plupart de leurs camarades. »

J'ai trouvé, parmi d'autres papiers, le brouillon d'un compte rendu écrit par mon oncle Louis de Kersauson. Il s'agit d'une chasse au sanglier qui doit se situer vers



Octobre 1885, forêt de la Nouée.

(Dessin : Karl Reille)

1879-1880. En voici des extraits : « L'Équipage du Comte de Pluvié chassait dans les bois de Trédion au Comte de Virel. Le 17 novembre, sur le rapport des gardes, il fut décidé qu'on attaquerait dans les bois de Villeneuve appartenant au Comte Roger de Sivry où un animal de deux-cent-cinquante livres était signalé. Le rapprocher fut de courte durée. Le solitaire fit tête à l'attaque blessant un chien. Après une heure de chasse, il eut la malencontreuse idée de débucher dans une grande lande où il fut aussitôt rejoint par les chiens. Alors commença un émouvant hallali courant au cours duquel huit chiens furent mis hors de combat.

« Le Vicomte de Pluvié, toujours premier à pareille fête se précipita à bas de son cheval pour servir l'animal. Une faible barrière séparait les deux adversaires. Renverser ce léger obstacle et fouler le Vicomte de Pluvié fut pour l'animal l'affaire d'un instant.

« Le Piqueux Lucien arrivait au galop, il fut culbuté et son cheval Orthos grièvement blessé. M. de Kéridec, dont le courage égale la modestie accourant à son tour, porta à l'animal un coup de sa dague. Semblant puiser de nouvelles forces dans ses blessures mêmes, le sanglier chargea l'intrépide veneur lui faisant trois blessures. »

Puis il gagna la route de Malesroit, blessant encore sur son passage Chatelaine, la jument de M. de Carheil (ce fut son dernier exploit). Couché dans la douve de la route, il fut achevé sans peine. Un homme, deux chevaux, neuf chiens blessés et un sanglier de deux-cent-cinquante livres servi à la dague ; tel était le bilan de cette journée mémorable.

Aussi un chasseur étranger, hôte du Comte de Virel put-il dire : « Pour daguer un sanglier de cette force il faut être Bas-Breton ». Sa hure, sertie de dents de loups orna longtemps la bibliothèque de Ménéhouarne.

Autre récit malheureusement incomplet trouvé parmi un amas de lettres :

« L'animal dont je vais vous entretenir était appelé par les riverains de la forêt (la Nouée) le « gros pied de vache ». Il devait son nom à l'énormité de ses empreintes qui auraient pu faire douter qu'il s'agissait d'un sanglier, si les charbonniers et les bûcherons ne l'avaient souvent aperçu, traversant avec assurance les coupes de bois à la tombée de la nuit. Il était facilement reconnaissable à sa hure presque blanche. Longtemps il était resté sans rival en forêt de la Nouée, quand un jour apparut un autre grand sanglier digne en tout point de lui

être comparé. A l'encontre du « gros pied de vache », celui-ci était d'un pelage entièrement noir. Il ne tarda pas à acquérir une juste réputation de férocité ».

« Un jour qu'il était serré de près par quelques chiens, il fonça sur un troupeau. Sa première victime fut un mouton à toute laine qu'il coupa en deux. La seconde fut un bœuf qu'il éventa. Il n'en fallait pas davantage pour le faire nommer le « tueur de moutons ». Les gardes de la forêt en parlaient avec crainte et le disaient extrêmement dangereux.

Or donc en octobre 1885, le vau-trait du Comte de Pluvié était en déplacement en forêt de la Nouée. Le 9 au matin, le piqueux annonce qu'il avait rembuché un grand sanglier et tout de suite on reconnut qu'il s'agissait du fameux « tueur de moutons ».

Qu'allait-il se passer ? Chacun était anxieux. A l'attaque, l'animal refusa d'abord de quitter sa bauge et tua net un excellent chien : « Vagabond ». Le son des trompes le décida à détalier. Durant deux heures, il marcha bon train. Les veneurs serraient la meute de près, sonnait presque sans arrêt. Mais cette folle randonnée à travers la forêt n'était pas du goût du sanglier, qui afin de se rafraîchir vint prendre l'eau dans la rivière de Mohon. Les chiens s'y précipitèrent avec lui. Le premier qui se présenta, « Bravo », fut tué comme l'avait été « Vagabond ». Sans hésiter, le Comte de Pluvié jeta sa jument à la nage. Abandonnant les chiens auxquels il faisait tête, le sanglier se tourna sur son nouvel adversaire. Instant tragique. Chacun jugeait la jument perdue. Quel ne fut pas l'étonnement des spectateurs de voir « la Futaie » un moment ébranlée par l'attaque du cochon revenir presque sans blessures à la rive. Quant au cavalier, il avait profité de la bagarre pour servir le « tueur de moutons » au couteau sans recevoir la moindre égratignure.

On s'aperçut alors que le sanglier ne portait qu'une seule et immense défense l'autre était cassée au ras de la mâchoire. Cette mutilation, d'ailleurs récente, avait sauvé « la Futaie » d'une mort

certaine. Il était dit que le « gros pied de vache » ne survivrait pas longtemps à son rival. Quinze jours après la chasse que nous venons de relater, il fut attaqué à son tour. On est en droit de penser que cette deuxième chasse fut aussi belle et aussi mouvementée que la précédente, celle-ci n'étant en quelque sorte qu'une préface au récit qui a pour titre « le gros pied de vache ». Malheureusement les détails manquent, la fin du compte-rendu ayant été égarée.

Tout ce que je sais c'est que le « gros pied de vache » fut également servi au couteau par le maître d'équipage. Or en dépouillant l'animal, le piqueux trouva, enfoncée dans l'armure, une défense cassée. Personne ne mit en doute que ce ne fut celle qui manquait à la mâchoire du meurtrier de « Bravo ». Elle fut donc envoyée au Comte de C... qui avait fait monter la hure du « tueur de moutons ». Les deux défenses se trouvèrent identiques, elles mesuraient huit centimètres hors des gencives.

Vers 1880, mon père fit venir d'Angleterre huit à dix Fox-Hounds. Ils eurent une carrière honorable mais rien de plus.

Un seul fit souche à l'équipage, entièrement gris, presque blanc. Il se nommait Beacousfild. Excellent dans la voie du loup, mais donnant malheureusement peu.

Quelques années plus tard, mon père fit une nouvelle acquisition, il acheta des chiens à M. de Lesguern surnommé le « Père Canard » et qui, dans la région de Landerneau, avait une grande réputation de chasseur de loups.

Une jolie chienne « Créole » a laissé de la descendance à Ménéhoularn. Puis ce fut M. Jules de Kerjégu qui s'étant décidé à mettre bas, fit don à mon père d'une dizaine de chiens, d'ailleurs assez ordinaires, qui n'ont laissé d'autre souvenir dans ma mémoire que celui de leur disposition à prendre sur les moutons.

A partir de 1890, les sangliers commençant à faire défaut, mon père réduisit le nombre de ses chiens et les mit dans la voie du renard.

Que de chevauchées nous fîmes dans les bois et les landes qui

s'étendent tout au long du Scorff. Nous étions toujours accompagnés d'un fox qui au premier défaut quittait les chevaux pour aller rejoindre les chiens et terrer le renard qu'il faisait ressortir du trou ou que nous prenions vivant. On le mettait dans un sac pour aller le lâcher à une certaine distance afin de le dépayser. Cette deuxième chasse se faisait à fond de train et en ligne droite. L'animal affolé traversait parfois des villages. La durée de cette galopade était extrêmement variable. Quand le renard était trop fatigué il ne durait que dix minutes. Quand il était vigoureux, il durait une heure à une heure et demie. Notre parcours le plus pittoresque était celui de la chapelle Sainte-Anne. Nous suivions à la file un petit sentier escarpé, pendant que l'équipage menait à grand bruit dans cette vallée sauvage, réveillant tous les échos d'alentour. Les renards y étaient particulièrement durs à prendre. L'un d'eux que nous surnommâmes le renard du « Skire qui galope » à cause d'une histoire fantastique, lue dans la traduction d'un livre anglais, fut pris deux fois. Il était facile à reconnaître, nous lui avions coupé la queue. La troisième fois que nous l'attaquâmes après une jolie chasse, il alla se loger dans une crevasse de rocher

où notre Fox ne put parvenir à l'atteindre. Nous ne l'avons jamais revu.

Sancho ! Ce nom qui revient sous ma plume est celui d'un excellent chien provenant de l'Équipage du Temps. Après quelques années d'interruption de chasse au sanglier, c'est lui qui remit notre vautrait dans la voie de cet animal. Grâce à lui nous primes un premier sanglier au Tanno, sur les bords du Scorff. Ce cochon avait une particularité ; il était galeux, ce qui ne l'empêchait pas d'être assez mal commode. En le servant au couteau, mon père fut blessé à la main. Pauvre Sancho ! deux années plus tard il tombait au champ d'honneur. Mais ses camarades de chenil avaient profité de ses leçons et repris goût à la voie du sanglier. Ce grand vieux sanglier avait eu un antérieur cassé dont il s'était remis. Lorsqu'il fut dépouillé on lui trouva entre chair et peau, six balles de plomb qui n'avaient pu traverser son armure.

Quelques acquisitions furent faites chez Moriceau, fournisseur de la Duchesse d'Uzès, parmi lesquelles je citerai : Harem et Hautbois, deux forts chiens du Poiré, très près du sang anglais, extrêmement mordants aux abois. Quand un sanglier avait ces deux chiens en boucles d'oreilles, il lui



La Chapelle Ste-Anne.

(Dessin : Karl Reille)

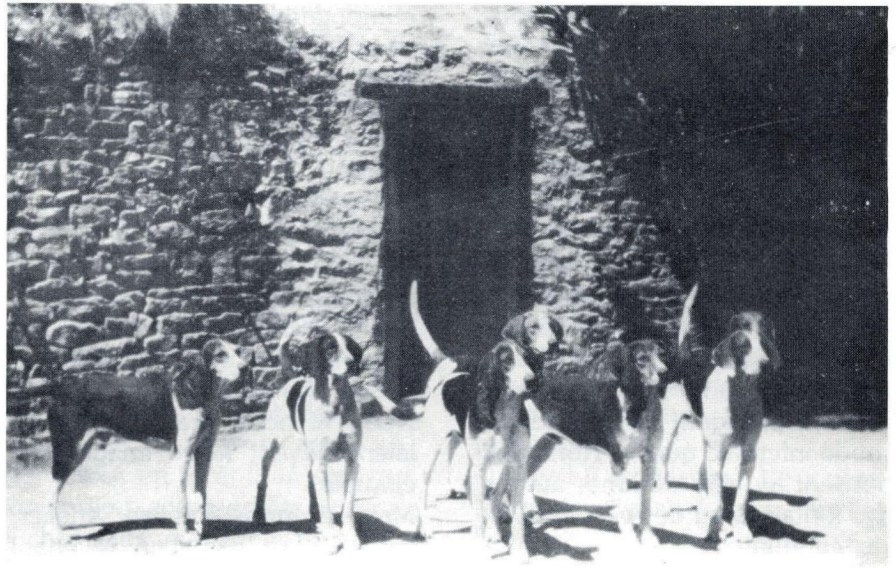
était bien difficile de s'en débarrasser. Ils sont bien tracé et laissé de bons chiens à cochon qui avaient nom : Kaiser, Kronprinz...

Un excellent appoint fut celui de cinq à six sujets de provenance Chevallerau : « Rapineau, Soubrette, Dagobert, Détresse... ». Plutôt chiens à chevreuils, mais ayant un grand amour de la chasse, du train, de la gorge. Vrais chiens de tête.

Notre effectif fut ainsi porté à soixante et le Vautrait de Ménéhouarne, après quelques années d'éclipse allait de nouveau connaître une période brillante.

Nous découplions souvent avec M. Henri de Mauduit qui nous apportait l'appoint de sa gaîté, de son excellente trompe et de dix à douze chiens de premier ordre qui ont d'ailleurs fini leurs jours dans le chenil de Ménéhouarne. Le Vautrait de Ménéhouarne faisait tous les ans des déplacements en forêt des Salles. Elle appartenait au Vicomte de Janzé, père de la propriétaire actuelle, la Comtesse du Luart. Ces déplacements aux Salles étaient particulièrement agréables à cause de l'hospitalité princière que nous y recevions. Quand je pense que mon père arrivait là avec soixante chiens, six ou sept chevaux, trois hommes, sans compter les maîtres d'équipage au nombre de quatre ou cinq et que M. de Janzé tenait à honneur de prendre à sa charge tous les frais de séjour.

On parle souvent de l'hospitalité écossaise, que dire de celle de Bretagne d'il y a cinquante ans ? Il nous arrivait parfois de rentrer tard. Je me souviens d'une longue retraite qui ne nous ramena aux Salles qu'à 11 heures du soir. L'attaque n'avait eu lieu qu'à 4 heures. l'animal avait débouché par le bois de l'Abbaye, sur Crenard et Kerservant. A la nuit, nous avions abandonné les chiens, chassant toujours. La plupart retraits pendant la nuit et la journée du lendemain. Quand nous arrivâmes aux Salles, M. de Janzé, alors très âgé, nous accueillit sur le perron du château avec son affabilité coutumière et il tint à présider à l'excellent souper qui nous attendait.



« La renaissance », espoir de la saison 1905.

Autant qu'il m'en souviennne, les autres chasses de la saison furent couronnées de succès. Nous primes en particulier un ragot de cent-cinquante livres par un temps de gelée qui aurait pu nous faire hésiter. Mais nous étions intrépides. Les chevaux ferrés à glace, faisaient de longues glissades sur les ornières glacées. Cependant la voie était excellente et les chiens volaient. Ils ne mirent que deux heures et demie à prendre leur cochon.

L'appoint de la forêt des Salles nous était d'autant plus précieux que les portes de la forêt de La Nouée nous avaient été fermées à la suite d'un procès que mon père avait intenté à l'un de ses propriétaires M. Lebreton. Celui-ci s'était permis de tuer au fusil un grand sanglier hallali courant devant nos chiens. Ce procès fut d'ailleurs perdu, l'avocat de mon père n'ayant pu établir la preuve que le sanglier était sur ses fins lorsqu'il fut tiré par M. Lebreton. Le récit quelque peu romancé, qui va suivre, a été écrit en captivité, en 1916 à l'intention de mes neveux alors encore tout jeunes. Il relate les péripéties qui accompagnèrent la prise de deux grands sangliers restés légendaires dans le pays.

J'ai cru devoir transcrire ici ces lignes parce qu'elles marquent l'apogée de cette dernière période du Vautrait de Ménéhouarne et qu'elles situent bien nos chasses dans le cadre où elles se déroulaient habituellement.

« Le Père Mathurin »

A quelque vingt kilomètres au nord de Lorient, le Scorff roule ses eaux torrentueuses dans un des sites les plus pittoresques de Bretagne. Au seuil des cascades bouillonnantes, de gros rochers de granit abritent dans leurs anfractuosités des chênes deux fois centenaires, aux formes étranges couverts de lichens et de mousses et tout du long de l'eau des saules et des aulnes offrent aux promeneurs de frais ombrages.

Cette vallée fut jadis chantée par Brizeux. C'est là que la petite Marie venait baigner ses pieds nus et mirer ses yeux bleus. Quel cadre pour une idylle, mais aussi pour une légende. D'un côté les flancs escarpés et sauvages de la forêt de Pont-Callec, et de l'autre une longue chaîne de collines revêtues d'un manteau bigarré de fougères et de landes, où les pâtres en chantant, font paître leurs noires brebis.

Juchés sur la crête d'un rocher, tout le jour ils modulent leurs plaintes, mais vient le crépuscule, dès que les dernières lueurs du soleil couchant ont couronné les cimes de la forêt, leurs chants cessent. Ils se hâtent d'assembler leurs moutons pour les rentrer au logis. S'ils n'ont plus, comme jadis, à redouter les loups, pourquoi cette inquiétude à l'heure si douce où monte dans le ciel l'étoile du berger ?

Ce n'est plus pour leurs troupeaux, c'est pour eux-mêmes qu'ils tremblent. Que de fois le soir, attardés sur la lande, ils ont vu tout à coup surgir, à quelques pas, une bête énorme et sombre. Un geste, un signe de croix, le fantôme a disparu. Mais l'angoisse est restée au cœur de l'enfant. Au retour, il a dit à sa mère en tremblant : « Mam, j'ai vu le diable ». Puis couché au fond du lit clos, il a cru voir en rêve un noir démon, présidant sur la lande la ronde infernale que les Korrigans dansent au clair de lune, autour des fontaines ou des vieux calvaires en ruines.

Les anciens vous diront que ce n'est pas du diable dont il s'agit, mais d'un grand sanglier, extrêmement méchant, appelé dans le pays « père Mathurin », du nom du vieux garde de la forêt, mort il y a plus de trente ans. Peut-être, ajouteront-ils, est-ce l'âme du bonhomme qui, sous la forme d'un sanglier, vient la nuit rôder dans les bois.

Qui n'a connu jadis le père Mathurin, l'ancien chouan ?

Quand nous étions petits, mes frères et moi nous le rencontrions parfois, sur la route qui mène du bourg de Plouay à Pont-Callec. Nous le reconnaissions de loin avec sa canne ferrée et son gros chien. C'était alors une course folle pour aller lui dire bonjour. Lui, nous accueillait chapeau bas et il y avait tant de noblesse dans le geste de ce vieillard se découvrant devant des enfants, que nous en étions profondément émus. Cet homme, nous le sentions, n'appartenait plus à notre temps et c'était avec un mélange d'étonnement et de respect que nous l'écoutions causer.

De sa voix grave et lente, il aimait à parler de la chouannerie, de Mme la Duchesse de Berry qui lui avait elle-même remis, avant d'être capturée à Nantes en 1833, le grand fusil qui ornait le manteau de sa cheminée, de Monseigneur le Comte de Chambord, ou bien de son ancien maître le Comte de Brissac et des chasses fameuses faites en compagnie de mon grand-père en forêt de Pont-Callec. Nous ne nous lassions pas de l'entendre, non plus que d'admirer son fidèle

compagnon un énorme mâtin, dont le collier, large comme la main, était hérissé de pointes acérées. C'est pour empêcher les loups de l'étrangler disait le vieux garde.

Il y a donc encore des loups à Pont-Callec ? Non, mes enfants, répondait-il, mais il n'y a pas longtemps qu'ils ont disparu.

Et c'était encore de nouvelles histoires toujours plus merveilleuses, où les chouans, la Duchesse de Berry et notre grand-père défilaient devant notre imagination ébaubie.

Mais revenons à notre sanglier, car ça n'est pas d'un revenant dont il s'agit, n'en déplaise à la renommée, mais bien d'un sanglier, d'un grand sanglier à la hure grise. Jamais, au dire des plus fameux chasseurs, ils n'en avaient rencontré de semblable. Les paysans, les gardes eux-mêmes en parlaient avec un mélange de respect et de crainte. Nul ne se souciait de se trouver sur son passage. Plus d'un pauvre chien n'avait-il pas payé de sa vie l'audace de l'avoir approché de trop près ?

Chaque fois que « le père Mathurin » était signalé, piqueux et limiers se mettaient aussitôt en campagne. La forêt avec tous les bois et les landes d'alentour étaient visités avec soin. On trouvait des prairies défoncées comme à la charrue, des champs complètement retournés, mais l'animal avait mystérieusement disparu, et pendant plusieurs semaines on n'en entendait plus parler.

La peine que nous nous étions donnée n'était pas tout à fait inutile, car elle nous permettait de prendre connaissance de quelques ragotins qui, faute de mieux, fournissaient les frais de la chasse. Les mois passaient et, malgré nos déceptions, nous gardions l'espoir qu'un jour la chance nous favoriserait.

Nous avions à cette époque, à l'équipage, un vieux malin surnommé « Véhi ».

Successivement meunier, pêcheur de truites, puis braconnier avant de devenir valet de limier, il connaissait le pays comme pas un et n'avait pas son pareil pour rembucher un animal. Or, donc,

un jour, nous étions sortis pour attaquer un ragot remis dans le Brouss-Lann, l'enceinte la plus fourrée de la forêt. La voie était assez mauvaise et nos rapprocheurs ne réussissant pas à la débrouiller, nous prîmes le parti de fouler l'enceinte avec la meute. On finit par lancer le ragot qui nous mena grand train vers le Scorff et les landes de Livougy. On s'aperçut bientôt que plusieurs chiens de tête manquaient à la chasse, entre autres Calchas, un beau bâtard tricolore l'espoir de la saison.

Le lendemain, ces chiens n'étant pas rentrés au chenil, un homme fut envoyé au bois. Il apprit qu'au moment où nous débouchions, on avait entendu des abois, précisément dans l'enceinte du Brouss-Lann où nous avions attaqué. Ça avait duré une minute ou deux, puis plus rien, la forêt était rentrée dans le silence tandis que notre chasse disparaissait au loin. Un peu plus tard, un chien avait été vu sur la route. Il paraissait grièvement blessé, car on pouvait le suivre à la trace de son sang. Il n'y avait pas de doute, le « père Mathurin » venait de rentrer en scène.

On retrouva facilement le chien blessé. Il s'était réfugié dans la hutte d'un charbonnier. Une large déchirure au ventre laissait passer les intestins. Lavé et recousu il fut ramené en voiture. Après sa guérison, un peu ralenti dans son allure, il rendit encore des services comme rapprocheur. Il se nommait « Impromptu ».

Quant à Calchas et à Éclair on finit par les retrouver éventrés côte à côte. Ils avaient dû être tués sur le coup.

Inutile de dire que le « père Mathurin » avait de nouveau disparu.

Ce qu'il y avait de vexant dans cette aventure, ce n'était pas seulement la perte de deux excellents chiens, mais celle d'une occasion unique, qui nous avait mis tout près du but si ardemment souhaité.

Au chenil on s'en vengea en plaisantant le vieux valet de limier qui ayant rembuché un ragot dans une enceinte, n'avait pas su s'apercevoir que le « père Mathurin » s'y trouvait aussi. Il semblait

inexplicable qu'au cours de sa quête, l'homme n'en ait pas même eu connaissance. Pourtant il n'y avait certainement pas de sa faute.

Il arrive parfois qu'un grand sanglier fasse sa nuit sous lui, soit que, fatigué par un long parcours, il ne daigne s'écarter de sa bauge, soit que, les glands étant abondants il trouve dans son enceinte assez de nourriture pour n'avoir pas besoin d'en sortir. Cette ruse venait de réussir au « père Mathurin », mais un veneur ne doit jamais désespérer et nous ne nous tenions pas pour battus.

A quelques semaines de là nous avions invité un de nos voisins M. Henri de Mauduit à venir découpler avec nous. Les deux équipages réunis portaient à soixante-dix le nombre de nos chiens. Voilà le moment de rembucher le « père Mathurin » nous dit « Véhi », en se rendant au bois. Moustaches rasées, favoris courts et grisonnants, l'œil allumé d'une étrange malice, il avait l'air plus alerte que jamais, malgré ses soixante ans. Quelques heures plus tard, nous cheminions gaiement vers le rendez-vous.

En arrivant au Pont-Neuf, nous trouvâmes « Véhi » déjà rentré de sa tournée. C'était ou très bon ou très mauvais signe. Nous étions bien jeunes, mes frères et moi et le cœur nous battait fort. L'homme vint à nous la casquette à la main et, du ton le plus tranquille du monde, il nous dit j'ai le « père Mathurin ». « Hier nous n'en avions pas connaissance ni le piqueux ni moi. Ce matin, je le trouve venant du Timeur, il fait une partie de sa nuit dans les prairies de Ty-Névé et après un grand tour en forêt il en sort sur son contrepied pour aller se rembucher dans une lande, tout près de la lisière des bois. Il est là dans les ajoncs plus hauts que moi et si personne ne l'a dérangé, je crois que nous allons nous amuser. »

Vingt minutes après, nous étions sur les lieux.

Je revois encore l'endroit comme si c'était hier : une lande haute et très fourrée. D'un côté, en contrebas, le village et les champs, de l'autre un fort talus planté de vieux têtards dont les branches contournées ressemblaient à des bras tordus vers le ciel. Quelques paysans armés de fourches nous

accompagnaient, mais en apprenant qu'il s'agissait du « père Mathurin » ils s'empressèrent d'abandonner leurs instruments pour monter dans les arbres. On découple de meute à mort et à grand bruit de trompes, nous nous mîmes à fouler les ajoncs. Ils étaient si serrés, si piquants que chiens et chevaux avançaient avec peine. Tout à coup les paysans se mirent à pousser des clameurs. Du haut de leurs perchoirs, ils avaient vu remuer quelque chose.

Qu'allait-il se passer ? Le « père Mathurin » allait-il faire face à l'attaque et nous charger. Au moment où je me posais cette question, un grand remou se produisit dans la lande, suivi d'un long sillage, semblable à celui d'une torpille courant entre deux eaux.

Un même cri sortit de toutes les poitrines : « Vlô ! Vlô » et le « père Mathurin », la crinière hérissée de fureur, apparut sur la lande rase filant à toute allure avec soixante-dix chiens lui soufflant au poil.

Ah quelle belle attaque ! Je ne crois pas dans toute ma carrière de chasseur, en avoir jamais vu de pareille.

Et j'avais vingt ans, aussi, rien ne peut décrire l'ardeur avec laquelle je galopais derrière les chiens. Après une heure de course folle, nous entrions au Brouss-Lann.

L'animal chercha à tourner dans les fourrés pour y reprendre haleine, mais vigoureusement poussé, il se décida de nouveau à marcher, traversant la forêt dans toute sa longueur pour aller débucher à Coat-Bihan. Le sanglier avait pris un peu d'avance sur les chiens. Il en profita pour battre l'eau dans le grand étang de Pont-Callec et aller faire un tour dans le jardin potager qui le borde.

Nous apprîmes même le lendemain une étrange aventure.

La femme du jardinier était dans sa maison, vaquant tranquillement à ses occupations quand elle crut entendre du bruit à la porte. Croyant avoir affaire à quelque mendiant qui demandait du pain, elle vint ouvrir et quelle ne fut pas sa stupeur en se trou-



Abois sur le Scorff torrentueux.

(Dessin : Karl Reille)

vant nez à nez avec un énorme sanglier !

Elle ne put réprimer un cri d'effroi et referma brusquement sa porte. Son émotion fut telle qu'elle garda le lit plusieurs jours en proie à des cauchemars et se croyant poursuivie par le « père Mathurin ».

L'animal, n'ayant pu trouver d'issue par le jardin, revint de nouveau à l'étang.

C'est là qu'il devait finir, dans cet admirable décor où l'autre père Mathurin, le vieux chouan, avait si longtemps vécu.

Le bat-l'eau dura presque une heure, coupé de plusieurs hallalis-courants sur les rives, au cours desquels nous eûmes cinq ou six chiens grièvement blessés.

Enfin le sanglier se décida à s'arrêter : acculé à un rocher il s'apprêtait à vendre chèrement sa vie. Nous arrivâmes à temps pour empêcher la casse.

Dès qu'il nous aperçut, il fonça droit sur nous. Mais deux chiens extrêmement mordants Harem et Hautbois l'avaient saisi aux suites. Il se retourna afin de se débarrasser d'eux. Ce mouvement lui fut fatal. Deux lames le percèrent à la fois, et il roula au milieu des chiens, aux acclamations des paysans accourus en foule assister à la mort de leur vieil ennemi. La curée terminée, on fit une ample distribution de côtelettes et de gigots, chacun eut son morceau. — Inutile de dire que la femme du jardinier refusa d'en manger. Longtemps les échos d'alentour retentirent des cris de triomphe de ces braves gens. Ils croyaient bien en avoir fini avec le « père Mathurin ». Eh bien, le « père Mathurin » allait de nouveau reparaitre.

« Le Père Plantenn »

La saison s'achevait sans incidents remarquables quand, au cours d'une chasse, deux chiens disparurent.

Ils furent retrouvés une semaine plus tard éventrés comme l'avaient été Éclair et Calchas. D'autre part, les riverains de la forêt se plaignaient plus que jamais des dégâts commis dans leurs champs par un grand sanglier.

Les uns le surnommaient le « père Plantenn » du nom d'un vieux braconnier de la forêt, d'autres affirmaient que c'était toujours le « père Mathurin ».

Plantenn ou Mathurin, peu nous importait. Un fait était certain, nous avions pris un animal pesant plus de trois-cent-vingt livres, or il en restait un autre dans le pays à peu près de même poids et tout aussi redoutable que le premier. On le vit plusieurs fois en été se promenant en plein jour, et nous fîmes deux ou trois tentatives pour l'attaquer, mais sans succès. Il fallait attendre le retour de la saison propice.

Je me souviens avec quelle impatience cette année-là nous guettions la chute des feuilles qui annonce l'automne et le début des laisser-courre.

Les vides de l'équipage avaient été comblés. Nous avions une rentrée de jeunes chiens magnifiques sur lesquels nous fondions les plus beaux espoirs. Hélas nous étions loin de prévoir ce que l'avenir nous ménageait.

La saison débuta bien, mais le grand sanglier avait disparu et nous atteignîmes le 1^{er} de l'an sans avoir entendu parler de lui. Il rentra brusquement en scène vers le 20 janvier, aperçu un soir au moment où il sautait en forêt, il fut rembuché le lendemain, non loin de la Fontaine Saint-Pierre. L'attaque fut excellente, mais le vent qui soufflait en tempête nous gênait énormément. Au bout d'une heure de chasse, nous étions en débucher et un peu à la traîne, du fait d'un verglas épouvantable. Pour comble de malheur, un faux renseignement nous embarqua dans une mauvaise direction. Il fallut à tout prix rattraper le temps perdu et gagner du vent, en piquant droit au Nord vers le bois de Trégarantec. En y arrivant nous trouvâmes quelques chiens blessés. Pour nous atteignîmes les hauteurs qui dominent les marais de Saint-Noë. Là nous attendait le spectacle le plus tragique auquel impuissants que nous étions, mais la rage au cœur il nous fallut assister. Impossible d'intervenir dans ces immenses tourbières où le sanglier faisait tête aux chiens. Hélas, de loin nous les apercevions comme des points

blancs projetés dans les airs par les terribles coups de boutoir de ce féroce animal. Comme nous pénétrions dans une lande appelée le « champ du trésor », un jeune homme se présenta à nous. C'était M. Joseph de Monti. Encore tout ému du drame auquel il venait d'assister, il nous conta que chassant la bécasse et entendant de splendides abois, il était accouru afin de contempler ce spectacle nouveau pour lui. Mais la terreur l'avait subitement cloué sur place.

Une cinquantaine de chiens se battaient avec un énorme sanglier. A plusieurs reprises l'animal avait été complètement couvert par la meute, sans que celle-ci ait pu réussir à le porter bas. C'était alors une mêlée terrible d'où s'échappaient des cris de douleur et les pauvres chiens projetés en tous sens retombaient à terre affreusement mutilés. Au bout de dix minutes, il n'en restait presque plus debout.

Mon émotion était telle ajouta M. de Monti que je laissai le sanglier s'éloigner, sans même songer que j'avais un fusil entre les mains. D'ailleurs qu'aurai-je pu faire avec de petits plombs ?

Le « champ du trésor » était jonché de cadavres. Quand nous pûmes établir le bilan de nos pertes, il se trouva que nous avions quatorze chiens tués et vingt-quatre blessés. C'était un désastre. Un chien nommé Jugurtha portait sept blessures, on réussit pourtant à le sauver. Le cœur serré d'angoisse, nous avions mis pied à terre pour examiner les plaies les plus sérieuses ; puis laissant nos pauvres chiens aux soins du piqueux, nous nous mîmes en devoir de retrouver la chasse. Quelques chiens valides avaient maintenu leur animal. Des renseignements nous conduisirent au bord du canal de Nantes à Brest. Nous retrouvâmes huit à dix chiens qui erraient le long de l'eau. Tous nos efforts pour les remettre sur la voie restèrent vains. La nuit tombait, nous étions à quarante kilomètres de notre point de départ, il fallait songer à la retraite. Plusieurs jours après cette chasse, nous apprîmes que notre sanglier avait été tué dans le canal et sans

doute mis en lieu sûr avant notre arrivée. Chassés à coups de pierre, nos chiens avaient vu leur échapper une proie qu'ils avaient pourtant bien méritée.

Ce fut un coup dur pour le Vautrait de Ménéhouarne. Il s'en releva cependant. Quelques années plus tard une autre épreuve l'attendait, celle-là irréparable.

Voici le récit de la dernière chasse du Vautrait de Ménéhouarne à laquelle j'ai assisté. C'était le 28 mars 1906. J'avais obtenu quelques jours de permission et le piqueux de mon père avait justement connaissance de deux sangliers qui, quittant la forêt de Pont-Callec, s'en allaient vers l'ouest, dans la direction de Quimperlé.

Il finit par les rembucher à dix kilomètres de la forêt dans un petit bois nommé Mohotte.

L'équipage fut placé au sommet d'une lande escarpée qui avait vue sur le débouché probable vers Pont-Callec. Comme on venait de découpler les rapprocheurs, je vis sortir du bois deux renards. Allaient-ils détourner les chiens de leur voie. Mon inquiétude fut de courte durée. Les rapprocheurs, menant à pleine gorge, débouchaient en sens inverse des renards et, presque tout de suite, sans même attendre les ordres, les hommes avaient découplé la meute aux écoutes.

Excellente attaque et un seul animal devant les chiens, un ragot de cent-vingt livres.

A travers ce pays extrêmement difficile, il fallut marcher un train d'enfer pour ne pas se laisser distancer par les chiens. Au bout



Le Guarn-Wern.

(Dessin : Karl Reille)

d'une heure, nous rentrions à Pont-Callec. Après avoir traversé toute la forêt, l'animal revint dans l'enceinte du Pont-Neuf, passa le Scorff et déboucha dans les grandes landes qui bordent la rivière. Mon père qui suivait de près avait lui aussi débouché. Quant à moi, persuadé que ça ne tarderait pas à rentrer en forêt, je longeais la rivière par la route qui la suit. Le cochon se fit battre dans les landes. Par un retour, il fut pris à vue par huit à dix chiens qui sautèrent à l'eau presque en même temps que lui et furent rejoints, à la rentrée au bois par un roquet de charbonnier qui fit avec eux toute la fin de la chasse. Le sanglier était visiblement sur ses fins. Il suivit la grande ligne pendant plus d'un kilomètre, passant à la Fontaine Saint-Pierre, au Guarn-Wern, au Lesprat et à la Refonderie où commença l'hallali-courant.

Comme mon frère Emmanuel et

moi mettions pied à terre, nous fûmes l'un et l'autre culbutés par l'animal, mais en tombant je lui avais porté un coup mortel.

Au moment où nos dix chiens le portaient bas, le reste de la meute arrivait. Il fallut les écarter à coups de fouet pour les empêcher de faire curée chaude.

La chasse avait duré trois heures un quart. Quelques jours après, le vautrait attaquait dans les bois de Beaublé et prenait assez vite le deuxième sanglier. C'était une laie de cent livres. Cette chasse à laquelle je n'assistais pas fut la dernière (avril 1906).

Les chiens tombèrent malades et, malgré les soins qui leur furent prodigués, la plupart crevèrent. En 1907, mon père qui avait alors 64 ans se décidait à mettre bas.

Le Vautrait de Ménéhouarne avait duré trois-quarts de siècle. Ainsi disparaissent les gloires de ce monde !!

LIBRAIRIE CYNÉGÉTIQUE

E. DE MONTBEL & Cie

1, rue Paul-Cézanne, 75008 PARIS — 45.63.95.64

VÉNERIE - ÉQUITATION - CHASSE - PÊCHE

Très grand choix de livres anciens

TABLEAUX - GRAVURES - BRONZES

ACHAT ET VENTE
EXPERTISE DE TOUS OUVRAGES
ET DE BIBLIOTHÈQUES

FABRIQUE ARTISANALE DE TROMPES DE CHASSE

Réparation toutes marques

MILLIENS

28, rue Kléber, 93100 Montreuil

Tél. (16.1) 48.57.24.36